

Henri Weigel

Les fruits amers

Roman

UN ÉTÉ SOUS LA BOTTE

La vallée du Var coule depuis Pont de Gueydan, en aval des gorges de Daluis, jusqu'au pont de la Mescla, où le fleuve s'engouffre dans les gorges pour s'échapper vers la Méditerranée. Ce bout d'arrière-pays niçois bordé des deux contreforts des Préalpes d'Azur, encaissé par endroits, devient plus évasé entre Entrevaux et Villars-sur-Var. Ces lieux ordinairement paisibles n'échappent pas aux violences de la guerre. D'abord envahis au début du conflit par les troupes italiennes, ils sont ensuite occupés, en cet été 1943, par les Waffen-SS, après que les Transalpins en déroute ont tout abandonné dans leur fuite, dans le désordre le plus complet.

C'est dans cette vallée rocailleuse que serpente le Chemin de fer de Provence emprunté par des autorails étriqués connus des autochtones sous le nom de « Train de Pignes », hérité de l'époque où, selon la légende, des conducteurs de l'ancienne locomotive à vapeur, en manque de charbon, avaient alimenté leur boîte à feu avec des pignes de pin ramassées dans les bois bordant la voie ferrée.

En ce début d'après-midi de septembre 1943, Claudine, qui vient d'avoir 20 ans, décide d'enfourcher sa bicyclette pour aller faire une promenade champêtre le long de la route longeant le Var à l'ouest de la bourgade où elle habite. C'est le premier jeudi depuis la rentrée des classes à l'école des filles de Puget-Théniers

où elle exerce, à l'orée de sa carrière professionnelle, en tant qu'institutrice du cours préparatoire. Aujourd'hui, elle n'a aucune envie de rester à la maison. L'atmosphère y est devenue irrespirable depuis que son père Raymond Bennedi, chef de la milice locale, vient de voir son rôle renforcé par l'arrivée massive des Allemands. Un petit coq aux principes raides comme une chemise l'est par l'amidonnage. L'apparente solidité de sa structure ne résiste pas au premier froissement et devient chiffon. C'est ce qui lui arrivera lors de sa première confrontation sérieuse avec ses idoles de la Gestapo. Claudine ne supporte pas non plus le côté dévot de sa mère, Lucienne, qui a toujours placé la bonne morale catholique au-dessus de tout dans sa famille, et qui règne en despote sur ses frères et sur elle. Et puis, il y a la guerre qui a ouvert les portes de la maison à des considérations nationalistes et antisémites jusqu'alors somnolentes. Elle voudrait enfin avoir 21 ans et fuir à jamais cette famille. Mais elle ne le peut pas. Alors, elle pédale de bon cœur et laisse bruisser sa chevelure dans le vent. Sur la route, elle croise un convoi de militaires allemands qui descend de Grenoble. Ce sont de jeunes recrues aux têtes blondes d'à peine plus que son âge. Plusieurs d'entre eux débordent par-dessus les ridelles des camions aux bâches relevées pour lui crier des : « *Ahoy! Hübsche Mademoiselle. Wollen Sie avec moi?* » Claudine leur répond d'un petit geste désintéressé de la main et poursuit son chemin sans leur porter plus d'attention. Un peu avant le

passage à niveau un chemin de terre part vers la droite et suit la voie ferrée. Il est bordé de hautes herbes où bourdonnent des milliers d'hyménoptères, butinant çà et là des fleurs aux coloris chatoyants, et où virevoltent en ribambelles des papillons dans une danse enivrante. Un peu plus loin, au milieu d'un grand champ se trouve le terrain de football, guère utilisé par les gens du village depuis le début de la guerre. Des carabiniers italiens y ont joué quelques matches au cours de leur période d'occupation de la région. Mais là, elle remarque que l'herbe du champ a été récemment abondamment foulée. Des joueurs y sont venus il y a peu pour s'adonner à des échanges de balle. Claudine pose le pied à terre et traverse l'aire de jeu en diagonale en poussant sa bicyclette jusqu'au petit édicule de béton qui fait office de vestiaire pour les joueurs. S'avançant un peu plus près, elle aperçoit un vélo calé contre l'angle du bâtiment. Et un bref instant plus tard, un jeune homme d'une vingtaine d'années tout au plus apparaît dans l'encadrement de la porte. C'est un grand gaillard brun, bien bâti, à l'allure sportive, mais aux traits encore juvéniles. Claudine remarque ses beaux yeux vifs d'un bleu indigo et ses cils noirs comme maquillés. Elle ne le connaît pas. Il lui semble qu'elle ne l'a jamais rencontré auparavant à Puget-Théniers. Elle lui fait un petit signe amical de la main et lui crie :

— Bonjour, excuse-moi, je te dérange ?

— Non, non, je suis venu chercher mon blouson que j'ai oublié samedi dernier. Nous sommes venus jouer au foot avec des copains.

— Il fait beau, on a de la chance !

— Oui, il fait encore très chaud.

— Je peux poser ma bicyclette aussi contre le mur ?

— Vous pouvez. Donnez-la-moi, je vais vous la ranger ici.

Tout en prenant la bicyclette des mains de Claudine, le garçon observe discrètement cette belle jeune femme blonde et fine dans sa robe légère à carreaux verts et jaunes qui vient de surgir dans son après-midi d'ennui. Il ressent une étrange émotion, entre curiosité et envie, qui l'envahit soudainement, mais sa timidité le bloque. Il se sent rougir.

La jeune femme, elle, se trouve à l'aise avec ce garçon qui lui paraît tellement peu menaçant. Elle se sent de soudaines envies de découverte et de moments plaisants.

Si on s'asseyait un peu dans l'herbe ? lui propose-t-elle non sans malice.

— Oui, répond-il timidement, si vous voulez.

— Allez, viens, assieds-toi près de moi. Quel âge as-tu ?

— Quinze.

— Tu me sembles bien fort et grand, j'ai l'impression que tu es beaucoup plus vieux que ça.

— Non, c'est vrai. J'ai eu 15 ans le mois dernier.

— Ah, ah ! Tu dois avoir des poils sur ta quéquette ?

— Ben... bredouille le garçon, plus embarrassé qu'offusqué.

— Tu veux bien me montrer ?

— Ben...

— Allez, montre-la-moi, je ne vais pas te la manger !

Comprenant l'embarras du garçon et usant de l'ascendant qu'elle a sur lui, Claudine glisse sa main sur son pantalon, lui dégrafe sa ceinture et déboutonne délicatement la braguette, puis elle écarte largement les bords du vêtement. Le jeune homme, un peu gêné, tente de retenir cette offensive qui le déconcerte tout en lui procurant un certain sentiment de volupté inconnue.

— Laisse-moi faire, lui susurre-t-elle en baisant un peu plus énergiquement son pantalon pour le faire descendre sur ses cuisses.

Puis elle glisse sa main droite dans son slip en l'écartant largement de l'autre main et lui saisit le sexe.

— Oh ! Tu es bien équipé, mon gail-lard ! poursuit Claudine, très amusée de ces fantaisies fortuites et inédites.

Complètement sorti de sa timidité qui le bloquait quelques instants plus tôt, et émerveillé par les manières de cette fille délurée, le garçon ose une main dans son corsage jusqu'à un sein ferme et tâte un mamelon au bout dur comme du bois, tout en goûtant le plaisir procuré par les doigts qui triturent délicatement son gland.

Claudine ressent une tendre volupté à cette offensive et se délecte un instant de ces caresses un peu maladroitement, mais pures. Puis, elle lui retire la main de son corsage et l'entraîne sous sa robe.

— Viens là, tu peux me toucher tout doucement. Passe tes doigts sur le côté, lui commande-t-elle, toujours en dominant les ébats.

Le garçon, en découverte complète de la réalité de la féminité, est un peu surpris de l'humidité abondante et chaude de l'endroit. Quelque peu déconcerté, il retire brusquement sa main. Claudine le retient en le rassurant :

— Je mouille parce que j'ai du plaisir. C'est normal. Reviens, caresse-moi là doucement, c'est bon.

La jeune femme se laisse aller un long moment, puis elle se retourne d'un coup de reins pour se poser sur le dos, retire complètement sa culotte qu'elle avait déjà à mi-cuisses et tire le garçon vers son ventre en tenant fermement son sexe raide.

— Rentre doucement sur le bord de ma minette. Ne va pas plus loin. Juste sur le bord. Retiens-toi...

Claudine se frotte par petites saccades, jouissant d'un plaisir d'effleurements proches de la masturbation. Le manège dure de longues minutes jusqu'à la frontière du supportable pour lui. Il n'a jamais vécu une telle aventure et sent affluer en lui comme une pression volcanique. Il n'en peut plus de retenir son excitation. Encore quelques saccades de la fille et il pousse

machinalement et brutalement sa verge dans son sexe serré, en percevant le blocage de ce passage étroit. Mais subitement, l'impulsivité du mâle l'emporte, le verrou cède et son sexe pénètre vertigineusement jusqu'au fond du sien.

— Aïe ! laisse-t-elle échapper. Non, il ne fallait pas, je devais rester pucelle !

Puis elle tente de repousser l'intrusion.

— Attention, retiens-toi ! crie-t-elle, arrachée à son doux enivrement et surprise du débordement du garçon dans son ventre.

Mais l'avertissement arrive trop tard. Même la gifle qu'il reçoit n'y change rien. C'est quelque chose d'inconnu, il ne sait même pas ce que se contrôler veut dire. C'en est trop pour lui. Surpris de la conclusion de son acte, et déboussolé du changement d'attitude soudain de la fille qu'il vient d'êtreindre, il se relève en remontant son pantalon, détale jusqu'à sa bicyclette qu'il enfourche et s'enfuit à travers le champ chaotique.

Claudine se relève aussi, lentement, hébétée, en réajustant son corsage et en remontant sa culotte. Elle secoue sa robe pour en chasser les brins d'herbe et de foin tout en regardant vers le bout du terrain de football, mais son amante godichon a déjà disparu. Elle est penaude et déçue de l'équipée qu'elle a initiée, cédant à ses pulsions sensuelles. Elle a finalement été privée de l'apogée de la douce volupté qui montait en elle et qui s'est évaporée en même temps que sa virginité.

Sur le chemin du retour, une préoccupation ne la lâche pas : si ses parents apprennent qu'elle n'est plus vierge, leur réaction sera insupportable. Chez les Bennedi, une fille reste vierge jusqu'à son mariage, puis elle demeure fidèle à son époux jusqu'à la fin de sa vie.

Dans les semaines suivantes, Claudine est assidue à son travail à l'école. Lors de ses jours de loisirs, elle ne reprend pas sa bicyclette pour ses balades habituelles des jeudis ou des samedis. Elle passe beaucoup de temps avec ses amies Odette et Christiane, se rendant tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, toutes deux habitant dans le vieux Puget-Théniers.

Les Allemands ont investi la bourgade en nombre important. Ils ont installé leur quartier général dans l'ancienne sous-préfecture. On les voit déambuler partout dans les rues du vieux Puget-Théniers. Deux half-tracks sont postés en permanence au carrefour de la route des Alpes, à l'entrée de la place du Pré-de-Foire. Les villageois enracinés dans une culture profondément méditerranéenne se sentent déroutés par cette intrusion de rigueur et de discipline sans état d'âme dans leur vie quotidienne. La comédie humaine prend soudainement toutes ses couleurs, allant de la soumission et de l'obéissance obséquieuse au rejet total et à ses départs nocturnes vers le maquis.

Début octobre, dans les gorges de la Roudoule, une patrouille de soldats allemands est

prise en tenaille dans une embuscade montée par des résistants et deux hommes tombent sous leurs balles. Le lendemain, la presque totalité de la garnison des *Feldsoldaten* part à l'assaut du réseau dans la forêt de Puget-Rostang. Les résistants réfugiés sur le plateau de Dina, au-dessus de Rigaud, sont insaisissables. C'est un site chargé d'histoire avec ses terrasses, ses hameaux et leurs systèmes ingénieux de récupération des eaux de pluie et de citernes, ainsi que ses nombreuses chapelles qui témoignent de la vie rurale florissante d'autrefois. La résistance s'y est installée à l'écart des villages dans des granges abandonnées ou dans des grottes. Le jour suivant, deux détachements de SS montent en renfort de Nice et tentent de prendre à revers les maquisards en passant par les gorges du Cians, à l'est, et la vallée du Var, au sud. Mais les tentatives des troupes allemandes demeurent infructueuses malgré ce déploiement de force impressionnant. Alors, cinq civils suspectés d'avoir abrité le maquis, hommes et femmes, sont ramassés *manu militari* dans les petits villages de la montagne, chargés dans des camions et descendus à Puget-Théniers sur la place du Pré-de-Foire pour y être fusillés. Le climat dans la ville devient morbide. Les gens rasant les murs et se cloîtent chez eux derrière leurs volets fermés.